

**Présence indicielle du politique dans *Pura Vida, Kampuchéa et Peste*  
& *choléra* de Patrick Deville**

**Daouda SYLLA**

Département de lettres modernes

Université Alassane Ouattara - Bouaké (Côte d'Ivoire)

[Slldaouda@gmail.com](mailto:Slldaouda@gmail.com)

**Résumé:** Les romans devilliens s'inscrivent dans une dynamique d'interaction et d'ouverture dont les schémas opératoires se résument aux « retours » et aux détours, perceptible par la retranscription du politique sous le prisme de l'Histoire. Ce choix scriptural recouvre une volonté d'énoncer, de présenter les réalités politiques de nos sociétés dans toutes ses laideurs afin de les fustiger. À partir des écrits de ce romancier contemporain, cet article se propose d'examiner les modalités d'insertion du matériau politique dans la texture narrative et les liens qui se tissent entre le littéraire et le politique. La présence du discours politique, sous le prisme de l'histoire dans l'espace textuel crée une prose haletante, hybride, et fragmentée dont les contours restent flous et indéterminés.

**Mots-clés:** detour politique, interaction, histoire, ouverture, retour

**Abstract:** Devil's novels are part of a dynamic of interaction and openness whose operational schemes are summed up in "returns" and detours, perceptible by the transcription of politics under the prism of History. This scriptural choice covers a desire to state, to present the political realities of our societies in all their ugliness in order to castigate them. Based on the writings of this contemporary novelist, this article proposes to examine the methods of inserting political material into the narrative texture and the links that are woven between the literary and the political. The presence of political discourse, under the prism of history in the textual space, creates a breathless, hybrid, and fragmented prose whose contours remain vague and indeterminate.

**Keywords :** back, interaction, opening, political detour, story.

## Introduction

La forme romanesque contemporaine, du fait d'une part de sa souplesse formelle et d'autre part de son ancrage réaliste, semble apte à rendre compte des grandes questions sociales et politiques qui traversent l'Histoire. De fait, au-delà du roman dit « à thèse », caractérisé par un message clair et univoque, tout roman propose une saisie du monde, qui ne peut rester étrangère aux « systèmes » d'organisation sociale et politique. Cependant, le traitement de la question du politique dans le roman actuel ne saurait se faire selon l'ancienne logique mimétique simple, vu que le roman n'est plus le miroir que l'on promène le long du chemin. Pour D. Viart et B. Vercier (2008, p. 230), le roman contemporain entretient un rapport profond, mais complexe avec un « réel malade ». Dans cette logique, les œuvres romanesques, sinon les romanciers, qui s'ingénient à figurer un rapport privilégié avec le vécu, la politique, inscrivent de façon polémique le monde tel qu'il apparaît au jour le jour. Sans se focaliser sur la question plus largement balisée de l'engagement, ils adhèrent à la pensée de J. Rancière (2007, p. 11) selon laquelle « la littérature fait de la politique en tant que littérature ». Écrire semble dès lors instaurer un lien entre l'homme de lettres et son univers (contexte immédiat ou décalé, culturel, littéraire, historique, politique,...), un lien qui passe par la mise en oeuvre d'un paradigme et d'un talent personnels. L'écriture de la politique renvoie ainsi à l'évocation littérale ou implicite du thème. Écrire le politique, c'est parler de la politique, l'étudier sous toutes ses facettes, l'évaluer, le louer ou le blâmer.

Patrick Deville s'inscrit de fort belle dans cette dynamique. Chez cet auteur, le récit est traversé par un « esprit documentaire », le passé est revisité, l'Histoire reconquise à travers des événements historiques, des faits d'armes et de personnalités politiques historiques. Nous disons qu'il y a discours politique dans un roman lorsque celui-ci est basé sur des faits, des intrigues ou des événements politiques. Les aspects politiques doivent être plus proéminents et dominer les autres formes discursives présentes dans l'œuvre romanesque au point de les phagocyter et d'en devenir le discours directeur ou fédérateur. L'écriture est un instrument d'engagement et la technique de création devient véhiculaire d'une vision politique. Celle de Patrick Deville s'évertue à corriger les injustices et les avatars de l'histoire, à combattre les stéréotypes culturels dont nous sommes souvent prisonniers, et à jeter une nouvelle lumière dans les zones ténébreuses de la vie. Son engagement est un défi, et en le relevant, il s'enrichit de l'apport considérable de tous ceux et celles qui ne lui

ressemblent pas et avance ainsi d'un pas vers la voie de notre propre humanisation. Cela rappelle l'idée de Sartre sur la littérature engagée où chaque parole est comme un gage d'action.

Ainsi, en postulant que l'œuvre romanesque est une véritable immersion dans le domaine politique, la contribution voudrait montrer que Patrick Deville dépasse la simple transcription des faits des événements et expériences politiques vécues pour faire œuvre de création. À cet effet, quels sont les procédés narratif et discursif que Patrick Deville convoque pour dire la politique ? Dit autrement, comment le dispositif scriptural à l'œuvre permet-il de révéler les saletés politiques ? La présente réflexion se propose d'analyser cette question, en s'adossant sur l'intertextualité et la sociocritique. La sociocritique peut être définie comme l'art de juger, critiquer la société par le biais d'une création littéraire, alors c'est principalement dans cette perspective que nous analyserons les textes de Patrick Deville. Il s'agit d'interpréter la visée esthétique des œuvres, les stratégies poétiques ou intertextuelles qu'elles déploient comme transformées par, et potentiellement porteuses d'un impact sur les affaires de la Cité.

### **1. Patrick Deville : un masque révolutionnaire**

Lorsqu'on parle de discours politique, de « livre meeting ou de meeting textuel » (F. Diome, 2017) chez Patrick Deville, il s'agit de voir comment s'opère le fait ou la thématique politique qui s'y déploie, d'en faire une lecture politique quoique son fond politique soit implicite ou explicite. Déjà Étudiant à l'Université de Nantes, Deville est politiquement engagé auprès de la gauche révolutionnaire. Aujourd'hui, devenu écrivain, il est sensible à « la pression du monde » (D. Viart et B. Vercier, 2005, p. 16), encore secoué par les derniers grands épisodes traumatiques. Dans un monde où « l'actualité bruisse encore de l'écho du « printemps arabe » et des révolutions de Tunisie, d'Égypte, de Syrie et de Libye, révolutions en route, à la destinée pour une part encore incertaine » (I. Durand-Le Gueran, (2012, p. 7); où « deux cent vingt-deux ans après 1789, le corps de la Révolution bouge encore » (S. Halami, 2011, p. 94); son écriture apparaît comme une mise en garde contre les révolutions futures à l'image des anciennes, pour éviter que les mêmes causes ne produisent les mêmes effets.

En effet, à l'entame des œuvres, nous lisons des titres de chapitres comme: « Celui qui sert une révolution laboure la mer »; « des 14 juillet » (P. Deville 2004, pp. 36-47). « Un projet de révolution à Bangkok »; « le glorieux 17 Avril »; « la chute des Khmers rouges » ; « un projet de révolution à Bangkok » (P. Deville, 2011, pp. 14-230).

Les thèmes qui découlent de ces titres constituent les sujets majeurs qui font l'actualité mondiale de ces dernières décennies. Face à ces fléaux, chez Patrick Deville, à l'image de J. P. Sartre (1948, p. 73), pour qui "écrire c'est une certaine façon de vouloir la liberté", « DÉSORMAIS, LE STYLO, C'EST LA HOUE! » (P. Deville, 2011, p. 118). L'œuvre de Deville est teintée de mouvements de révolution et des mouvements d'antagonismes. À l'ouverture par exemple de *Kampuchéa*, on y lit un projet de soulèvement : « À Bangkok, les Chemises rouges lancent des autobus en flammes contre les blindés (...). La voiture du premier ministre vient d'être mitraillée, l'état d'urgence décrété » (P. Deville, 2011, p. 10). C'est le projet de révolution de « Kampuchéa démocratique » que Deville fera expliquer par « Angkar », qui représente ici le peuple et le porte-parole de ce dernier,

LE KAMPUCHÉA DÉMOCRATIQUE EST UN VASTE CHANTIER QUE SOIT LE LIEU, TOUT EST CHANTIER, LE PEUPLE, ENFANT ET VIELLARDS, HOMMES ET FEMMES, ET TOUTES LES COOPÉRATIVES LÈVENT DES DIGUETTES DE RIZIÈRES AVEC ENTHOUSIASME! (P. Deville, 2011, p. 35).

Le peuple pendant longtemps bâillonné va se saisir de l'occasion que lui offre le vent du renouveau qui souffle pour soulever l'étendard de la révolte. Deville ne semble pas s'arrêter en si bon chemin de démonstration. Le romancier, tout en étant fidèle à cette conception révolutionnaire du roman qui le lie étroitement à l'histoire et au politique, recourt, si nécessaire, à d'autres stratégies. Il intègre dans son œuvre des slogans révolutionnaires et politiques,

IL SUFFIT D'UN OU DEUX MILLIONS DE JEUNES POUR CONSTRUIRE LE KAMPUCHÉA NOUVEAU! NOUS ORDONNONS À TOUS LES MINISTRES ET TOUS LES GÉNÉRAUX DE SE RENDRE IMMÉDIATEMENT AU MINISTÈRE DE L'INFORMATION POUR ORGANISER LE PAYS. VIVE LES FORCES ARMÉES POPULAIRES DE LIBÉRATION NATIONALE KHMÈRES TRÈS COURAGEUSES ET TRÈS EXTRAORDINAIRES! VIVE L'EXTRAORDINAIRE RÉVOLUTION DU KAMPUCHÉA! (P. Deville, 2011, pp. 24-34).

Ces slogans, comme on peut le constater, sont un appel à une mobilisation de toutes les forces de progrès pour chasser le tyran et ses affidés afin de restaurer l'ordre dans le Kampuchéa. Ces discours sont des marques d'engagement, de courage et d'audace des révolutionnaires. C'est aussi une mise en garde contre les dissidents ou

les récalcitrants au projet de la révolution comme on peut le voir dans les extraits ci-dessous,

NOUS SAVONS QUE PARMİ VOUS SE CACHENT ENCORE DES OFFICIERS, DES MILITAIRES, DES FONCTIONNAIRES DES ÉTUDIANTS, DES INGENIEURS! MAIS NOUS ARRIVÉRONS À LES CONNAÎTRE ET LES TUÉRONS TOUS! IL VAUT MIEUX TUER UN INNOCENT QUE GARDER EN VIE UN ÉNNÉMI! IL FAUT ANÉANTIR LEUR LIGNÉE JUSQU'AU DERNIER! (P. Deville, 2011, pp. 34-36).

Ces appels sont dominés par le thème de la violence révolutionnaire. Toute révolution, toute lutte armée se heurte inévitablement à des adversaires qui tentent, par tous les moyens, de maintenir en place l'ancienne structure sociale ou de gouvernement. Dans le « Kampuchéa Démocratique », tous ceux qui contrarient la révolution, par exemple en refusant de dénoncer ou de tuer les traîtres, sont ensuite eux-mêmes dénoncés et tués: « le suspect est attaché les coudes serrés derrière le dos comme on lie les ailes d'un perroquet par les jeunes gardes *a-ksaè nylon*, on lui fracasse la nuque à coup de manche de pioche pour ne pas gaspiller les munitions » (P. Deville, 2011, p. 35). Le « Kampuchéa Démocratique » se débarrasse de toute valeur et autres symboles capitalistes arrivés de l'Occident,

On vide les appartements de leurs téléviseurs, on jette par les fenêtres tout ce que l'Angkar dorénavant proscrit, appareils ménagers, magnétophones, horloges, réfrigérateurs, boîtes de conserve, médicaments, vêtements d'importation, livres, bibliothèques entières en autodafé. [...] [L]'image la plus inattendue est la destruction de l'argent, toutes les coupures de cinq cents riels qui volettent sur les trottoirs. Plus rien à vendre et plus rien à acheter. En vingt-quatre heures un monde s'efface. Ces pluies de billets dans la ville fantôme qui saluent leur départ leur montrent qu'il est sans retour (P. Deville, 2011, p. 28).

Ainsi, il nous paraît au premier abord très paradoxal que le Cambodge édénique « de la beauté absolue, des végétations déraisonnables et des oiseaux multicolores, du raffinement de la danse et de la musique » a pu « au contacts de Paris basculer dans l'horreur » (P. Deville, 2011, pp. 53-54). Chez Deville, une fois les objectifs atteints, la révolution qui instaure de nouveaux rapports au sein de la communauté enfin libérée du joug de la tyrannie est saluée et célébrée par le peuple,

VIVE LE 17 AVRIL, JOUR DE VICTOIRE TRÈS SPECTACULAIRE DONT LA PORTÉE DÉPASSE EN PRESTIGE L'ÉPOQUE D'ANGKOR, (...), GLOIRE AUX PATRIOTES QUI ONT LIBÉRÉ L'AMÉRIQUE CENTRALE DE CE PIRATE SANGUINAIRE MALÉDICTION À CEUX QUI L'ONT AIDÉ ET SOUTENU (P. Deville, 2004, pp. 110-272).

Les transformations ou les modifications d'ordre social et politique peuvent se résumer à la phrase suivante, extraite du *18 Brumaire de L. Bonaparte*: « Les hommes font leur propre histoire » (K. Marx, 1851). Le jour de l'obtention des modifications obtenues devient à cet effet, une date anniversaire comme: « le glorieux 17 Avril » (P. Deville, 2011, p. 25), « des 14 juillet » (P. Deville, 2004, p. 47). Les trames narratives des romans devilliens procèdent d'une mise en texte de faits et événements révolutionnaires et politiques. L'apologie de la révolution et de la lutte armée, telle qu'elle apparaît dans ces romans, est une autre thématique qui hante le roman devillien. L'option révolutionnaire est au cœur de sa réflexion politique.

## 2. Dire la saleté politique

Patrick Deville intègre dans son œuvre romanesque des discours politiques révélateurs des véritables menées des régimes représentés. Ces discours dénotent des stratégies déployées par les dirigeants, à savoir maintenir, au besoin par la terreur policière et militaire, le pays dans un état de sujétion, de soumission absolue. *Pura Vida* et *Kampuchéa*, sont beaucoup illustratifs à cet effet. La trame de ces romans tourne autour de successions de régimes par des coups de force ou coups d'États. Le narrateur s'y déplace d'un pays à l'autre en avion et retrace l'histoire des révolutions et des dictatures. Autour de ces intrigues conductrices, on lit une kyrielle d'histoires qui met en scène une succession de coups d'État militaires ou de révolutions. Dans le texte devillien, les différents présidents, manipulés de l'extérieur, principalement les généraux de l'armée, fictionnalisés dans ces récits se sont frayé la voie, à coups d'assassinats et de putschs, vers les rênes du pouvoir. Cette situation d'intervention de l'extérieur ou ingérence politique est perceptible dans l'écriture de Deville sous diverses formes,

Les États unis enverront du Honduras leur mercenaire Castillo Armas renverser le gouvernement de Jacobo Arbenz pour mettre fin à la réforme agraire (...), renversé [lui, à son tour par] la CIA, l'Agence central de l'intelligence (...) Le colonel Kadhafi avait offert un hélicoptère de combat

à Tomás Borge en cadeau de bienvenu (...) Tomás Borge l'avait aussitôt offert à Thomas Sankara, le jeune président de la république du Burkina-Faso, qu'il avait croisé le midi même dans l'hôtel (...) Quelques années plus tard, Blaise Compaoré s'était emparé du pouvoir au Burkina-Faso, « le pays des hommes intègres », en renversant Thomas Sankara, lui-même auteur d'un coup d'État quelques années plus tôt (P. Deville, 2004, pp. 88-121).

Alors que des États Africains ou autres proclament et revendiquent même auprès de qui veut les entendre leur indépendance et la souveraineté politico-économique de leurs pays, on voit bien à travers ce passage que la plupart des activités qui meublent l'agenda du président de la république et des membres de son gouvernement sont dus à la générosité souvent intéressée des puissances étrangères : « Jusqu'à la victoire des Khmers rouges en 1975, une vingtaine de compagnies dotées d'un ou deux zincs se partageaient le ciel du Cambodge. Elles appartenaient en sous-main à des généraux de Lon Nol qui se réjouissaient que la guérilla coupe les routes » (P. Deville, 2011, p. 11). Malgré les beaux discours de non-ingérence et les promesses d'un partenariat gagnant-gagnant entre les grandes puissances économiques et les autres continents, noir en particulier, il n'y a presque jamais eu une réelle rupture d'avec leur politique coloniale. Elles sont toujours là, « sans mettre pied à terre » (P. Deville, 2004, p. 177), à visage découvert ou tapies dans l'ombre, prêtes à tirer sur les ficelles lors des prises des grandes décisions africaines. Elles profitent des situations de trouble pour s'accaparer les ressources locales. Tout aussi facile à déchiffrer est la violence avec laquelle les puissants conduisent les affaires du pays pour leurs enrichissements personnels : « le négoce » (P. Deville, 2004, p. 23) ; « trafic de faux médicaments, de sexe, de drogue, d'armes » (P. Deville, 2011, pp. 42-152). Les pratiques les plus immorales ont cours dans ces républiques, protégées par les alliances secrètes à l'instar de cette scène, « Sihanouk est renversé en 1970 par le général Lon Nol et ceux qu'il appellera la bande des traîtres », « Lon Non est soutenu par les Américains et les vietnamiens le sont par l'Union soviétique » (P. Deville, 2011, p. 50).

Par ailleurs, le discours politique dans le roman de Patrick Deville est fort intéressant par le fait même qu'il nous plonge dans l'une des actualités brûlantes du continent africain. Il s'agit en effet de cette propension dans certains pays par les tenants du pouvoir d'état à modifier, à amender ou, pour être plus direct, à tripatouiller la constitution de leur pays dans le but ultime de permettre au président sortant qui n'a légalement droit qu'à deux mandats, de se représenter une troisième

fois, pour ne pas dire une énième fois. Dans *Pura Vida*, Deville met en exergue la rédaction ou la réécriture d'un texte constitutionnel. « [Sandino] rédige les quarante-quatre articles d'une constitution idéale, qu'il intitule « *Plan de réalisation du rêve suprême de Bolivar* ». Ce simulacre de constitution qui selon lui a pour but de « recréer la République centraméricaine du général Francisco Morazan, en 1929 » (P. Deville, 2004, pp. 127-128), était en réalité, une stratégie pour lui, de revenir aux affaires et y demeurer, comme tout dictateur, avant d'être assassiné en « février 1934, par Somoza » (P. Deville, 2004, p. 13). Comme dans cet extrait, très souvent, il s'agit des présidents dictateurs qui ont été et sont au pouvoir depuis des décennies et qui se sont transformés en démocrates ou des militaires qui se métamorphosent en civils pour éviter d'être en marge du mouvement, du vent démocratique qui souffle sous les tropiques. C'est le cas des « vieux sphinx : Hosni Moubarak au pouvoir au Caire depuis 81. Ben Ali à Tunis depuis 87. Hun Sen à Phon Penh depuis 85, dans ces pays où les révolutions de ce début de 2011 bousculent » (P. Deville, 2011, p. 252). Une telle modification portera un grand coup au principe de l'alternance démocratique et ouvrira la porte de retour à la dictature, aux heurts et effusion de sang, par des coups d'états successifs, comme on peut le lire dans ce passage,

Le colonel Kadhafi avait offert un hélicoptère de combat à Tomás Borge en cadeau de bienvenu (...) Tomás Borge l'avait aussitôt offert à Thomas Sankara, le jeune président de la république du Burkina-Faso, qu'il avait croisé le midi même dans l'hôtel (...) Quelques années plus tard, Blaise Compaoré s'était emparé du pouvoir au Burkina-Faso, « le pays des hommes intègres », en renversant Thomas Sankara, lui-même auteur d'un coup d'Etat quelques années plus tôt (P. Deville, 2004, pp. 88-121).

L'intérêt des romans se dégage de leurs critiques majeures contre les exactions du régime en place dont les tenants ont été durant des décennies dans l'opposition. Ils ont lutté contre l'ancien régime et réclamé plus de justice et de démocratie. Mais une fois au pouvoir, ils ne font que perpétuer tout ce qu'ils décriaient ou reprochaient à leurs prédécesseurs. Cela est lisible chez Deville à travers ce passage : « le nouveau président Alemán accuse certains sandinistes de s'être ainsi enrichis avant de quitter le pouvoir, d'avoir fracturé les caisses de l'Etat comme une piñata pour se partager le magot » (P. Deville, 2004, p. 51). Avec le bel argument de « raison d'État », les hommes de main du régime en place ont les coudées franches de commettre toutes sortes d'exactions en toute impunité. C'est ainsi que le pays sombre dans le gouffre



insondable de l'arbitraire et de la dictature. Avec des dictateurs sanguinaires comme : « Somoza, [surnommé] *El Vámpiro*, qui en 1972, avait revendu à son propre compte les lots de plasma de l'aide internationale » (P. Deville, 2004, p. 65). En considérant tout simplement le fait qu'il s'est saisi de son écriture pour mettre en texte imaginaire ces dictatures, Patrick Deville prend déjà position par cet acte esthétique.

### 3. Pratiques dictatoriales : prison, assassinats et exil politique

L'œuvre romanesque de Patrick Deville, s'est en quelque sorte, cristallisée autour d'un certain nombre de problèmes et d'évènements à caractère politique : les révolutions, les procès, les dictatures et ses avatars etc. Deville même nous prévient dès l'entame de ses romans dans les quatrièmes de couvertures sur le « régime, procédé politique fondé sur [...] l'emploi des mesures d'exception et de la violence » (P. Deville, 2011, pp. 42-152) : « Vos mains doivent s'abattre comme un cyclone sur les descendants de William Walker » (P. Deville, 2004, p. 65). Il s'interroge par ailleurs : « comment ces pays de la beauté absolue ont-ils pu basculer dans l'horreur ? » (P. Deville, 2011). Ce que l'auteur écrit dès l'ouverture de ses romans se retrouve parsemé dans le reste de son récit. La célèbre phrase révélatrice de violence revient plusieurs fois dans *Pura Vida*. Elle est identifiable à travers le caractère majuscule : « VOS MAINS DOIVENT S'ABATTRE COMME UN CYCLONE SUR LES DESCENDANTS DE WILLIAM WALKER » (P. Deville, 2004, p. 273) et l'italique, lorsqu'elle est traduite en espagnol : « *Vuestras manos deben ser ciclón sobre los descendientes de William Walker* » (P. Deville, 2004, p. 86). Cette cruauté est stipulée aussi dans *Kampuchéa*, « Vous devez vous défaire de l'idée que frapper les prisonniers est cruel. Vous devez les frapper pour des raisons nationales, des raisons de classe et des raisons internationales » (P. Deville, 2011, p. 150). L'on peut aussi lire le caractère cruel des régimes politiques à travers les termes : « GUERRE », « ASSASSINAT », « DÉFILÉ MILITAIRE » (P. Deville, 2004, pp. 207-208), surtout que l'auteur poursuit son récit par plusieurs autres démonstrations, comme on peut le lire ici,

Le dictateur néronien (Somoza) avait regardé brûler Managua en juillet 1979, lorsque ses forces aériennes avaient bombardé les quelques quartiers encore debout depuis le tremblement de terre de 1972, pour ne livrer qu'un champ de ruines fumantes aux sandinistes (...) William Walker envisage en secret d'attaquer de Nouveau le Sonora, mais c'est le Nicaragua plus au sud qui l'attend, et qu'il mettra à feu et à sang (P. Deville, 2004, pp. 24-85).

À la brutalité primaire qui s'abat sur les plus démunis et les plus faibles, dans un pays soumis à la dictature, s'ajoute une violence sournoise dont le régime du Président semble s'être fait une spécialité. La dictature n'hésite pas à massacrer les foules et les individus isolés et ciblés dans l'ombre. L'espace carcéral constitue, pour tous les régimes peints, une vraie aune de dissuasion et de neutralisation contre tous les opposants. C'est par ailleurs le sort réservé à certains citoyens pour, très souvent, soulager le désir paranoïaque du pouvoir politique et « assouvir la vengeance infinie des vainqueurs. C'est l'image orwellienne de la botte qui piétine éternellement un visage humain » (P. Deville, 2011, p. 188). Ces milieux à l'évidence traumatisants, poursuivent l'homme, tel un épouvantable cauchemar : « Jusqu'à mille cents détenus à la fois. Les chambres de torture qui sont les salles de classes carrelées, les chaînes et les cellules de brique ou de bois, les lits de torture en fer, barres de fer et étriers » (P. Deville, 2011, p. 23). Ces lieux qui écrasent ou déforment par milliers les personnages, Douze mille morts dans le seul centre de torture de Tuol Sleng. Cela ne dit pas les muscles ouverts à la cisaille et les étincelles des fils électriques. La puanteur de la merde et de la chair brûlée, les cris. Les détenus enchaînés et percés de tuyaux près du bocal qui s'emplit, jusqu'à la dernière goutte (P. Deville, 2011, p. 106).

Chez Patrick Deville, presque tous les personnages principaux connaissent cette chute vertigineuse, vivent l'expérience de ce lieu clos et fétiche qu'est la prison. Au « Kampuchéa démocratique », « les meneurs ont été arrêtés et incarcérés » (P. Deville, 2011, p. 65). La prison est un espace associé à l'exercice du pouvoir qui y enferme tous les opposants, ceux qui ne sont pas dans la mouvance du pouvoir et tous ceux qui « ont osé parler (...) [qui] ont parlé juste (...) [qui] ont parlé libre ». Elle permet de confirmer leur puissance, de « s'assurer la soumission du peuple parce qu'ils sont aménagés de façon à ce que ceux qui y entrent n'en sortent pas ou s'ils en sortent, ne peuvent plus s'opposer au pouvoir » (B. Nijimbere, 2010, p. 155). Cet état de fait transparaît dans cet extrait,

Tony de la Guardia, l'homme de toutes les missions dangereuses depuis trente ans, est enfermé dans une cellule carrelée dont la lumière électrique ne s'éteindra jamais, toutes les vingt minutes pour briser sa résistance psychologique et l'empêcher d'organiser sa pensée (...) pendant trente ans, il s'est vu confier les missions les plus secrètes et toujours à la limite du grand banditisme, une trentaine d'opérations pleines de poudres blanche et

de billets verts, du Liban au Guatemala, au Venezuela (P. Deville, 2004, pp. 72-73).

Les romans mettent en scène des sujets confrontés à la barbarie des régimes dont la gestion repose essentiellement sur l'emprisonnement des opposants. La pérennité et la solidité du pouvoir dépendent d'un système carcéral qui règle les relations entre gouvernants et gouvernés. La prison apparaît pour les dictateurs, comme un endroit réceptif, un enclos hospitalier et un permissif destiné à recevoir les ennemis de la société. « Vendredi 21 juillet 1997, le général Jesús Gutiérrez, chef du service antidrogue de Guadalajara, vient de se faire emprisonner pour complicité avec le narcotrafic » (P. Deville, 2004, p. 121). Le trafic de drogue, comme tout autre trafic, s'inscrit dans l'illégalité et est par conséquent un vice social, donc un obstacle au développement. En érigeant la prison comme un cadre dans la perception des déboires sociaux, tous les romans apparaissent comme des symboles. Au lieu d'être une simple maison d'arrêt et de correction, la prison que décrit l'auteur semble avoir la triste renommée d'être un lieu de censure, de morts inutiles, de meurtres programmés, de règlement de comptes,

Frère n°3 prétend n'avoir jamais su les excès, les meurtres, les tortures. Pourtant on l'arrête. On emprisonne sa femme Khieu Tirth qui fut ministre des affaires sociales, inculpée pour les purges à l'est du pays. On arrête Nuon Chea, Frère n°2, lequel aurait pu profiter de ses vingt ans d'exil en Thaïlande pour disparaître. On arrête Samphân, qui publie aussitôt *L'histoire récente du Cambodge et mes prises de position* (P. Deville, 2011, p. 248).

Aussi, chez l'auteur, le signe de la prison évoque non seulement l'usure physique et morale mais relève de l'échec politique. Les scènes les plus crues sont rehaussées de détails incongrus, comme dans cette évocation des tortures: « [...] le prisonnier hurle comme un animal sauvage et voit avant de mourir ses viscères répandus sur ses cuisses, son foie sauter comme une crêpe et frire dans la gamelle » (P. Deville, 2011, p. 151). Dans le climat d'émeute et de répression, les tenants du pouvoir se livrent à une véritable chasse aux intellectuels. Tous ceux qui connaissent le livre sont directement ou indirectement menacés, dans *Kampuchéa*, « Malraux [est] condamné à trois ans de prison ferme (...) Une pétition rassemble les signatures de Gide et de Paulhan, de Mauriac et de Breton, d'Aragon » (P. Deville, 2011, p. 70). Dans *Peste & Choléra*, d'autres intellectuels et journalistes subissent les sévices des régimes,

Gaston Calmette fut abattu au pistolet dans son bureau de directeur du Figaro par la femme d'un autre ministre, Caillaux. C'était au printemps quatorze, juste avant l'assassinat de Jaurès et la guerre, encore une fois Yersin essaie de fuir toute cette saleté de la politique et d'être seul (...) Deux mois après la visite de Hitler à Paris, Trotsky est assassiné le vingt août dans son repaire de Mexico par les hommes de Staline allié de Hitler lui-même allié des japonais (P. Deville, 2012, pp. 70-116).

Dans ce passage, Deville démontre à travers la poursuite des intellectuels que la terreur érigée en système de gouvernement transforme tout un pays en une nation de muets. Dans un tel système où répression et corruption sont les deux axes de la politique gouvernementale, il lui faut sa police, sa justice, son officine de propagande, ses armes de séduction et de répression. Ici, l'on n'a pas le moindre droit de jouir de son propre rêve, de sa liberté. La prison détruit, dans l'isolement et dans la solitude. Vu sous cet angle, la prison est ainsi synonyme d'égarement, de traumatisme, de soumission et de destruction de l'homme,

On amenait ici les condamnés depuis S-21 en camion, les yeux bandés. On les entassait dans une cabane près d'un groupe électrogène pour les assourdir, on les faisait s'accroupir un par un au bord de la fosse, on les frappait à la nuque avec une barre de fer: puis autre groupe venait pour les égorger (P. Deville, 2004, p. 23).

Ces espaces de souffrance et de toutes les négations, possèdent un grand pouvoir de destruction et de déshumanisation. Sa stratégie est d'extirper la dignité et l'humanité des occupants, comme on peut le voir dans cet autre extrait de *Pura Vida*, qui met en scène la détention secrète d'« Ines Consuelo, Etudiante en droit et militante au sein d'un groupe clandestin », par l'armée pendant quatre-vingts jours, arrêtée le 13 Mars 1983,

Depuis mon arrestation, j'avais été l'objet d'abus sexuels et soumise à des tortures psychologiques et physiques. Quelques jours avant d'être présentée à la presse, j'ai commencé à recevoir de la nourriture en quantité suffisante. On m'a aussi donné des médicaments. Mes blessures ont été soignées avant que je sois transférée dans une prison de femmes. Quelques minutes avant la conférence de presse, on m'a donné de vieux vêtements. Je n'avais conservé que mes chaussures. J'étais restée nue pendant les quatre-vingts jours. Je ne savais rien des pressions internationales pour

obtenir ma libération. Grâce à la nationalité allemande de ma mère, j'ai été l'une des plus chanceuses (P. Deville, 2004, pp. 196-197).

À travers cet espace clos, l'auteur veut surtout faire tirer les leçons de l'échec des dictateurs. La prison est la résultante des erreurs relatives à la dictature conçue comme mode de gouvernement de toutes les républiques du monde. La problématique de l'exil se construit autour de l'univers carcéral et Deville ne déroge pas à cette tradition. Dans *Pura Vida, La Tribuna*, (...) rédige un article sur le prochain exil volontaire à Madrid des anciens ministres sandiniste Sergio Ramírez et Ernesto Cardenal » (P. Deville, 2004, p. 95). L'exil est aussi exprimé dans cet autre extrait,

Avec Somoza voyageaient son fils, le commandant Somoza Portocarrero, et le chef intérimaire de la Garde nationale, son frère José Somoza. L'aéroport était rempli d'officiers, à quatre heures et demie, lorsqu'a décollé l'appareil de la compagnie officielle Lanica, un 727 dans lequel avaient pris place des ministres, des fonctionnaires et des hommes de confiance du régime. L'avion emportait aussi deux cercueils plombés, contenant les corps d'Anastasio Somoza García et de Luis Somoza Debayle, le père et le frère du président déchu (P. Deville, 2004, p. 117).

Pour les dictateurs, les enlèvements, la prison, les assassinats et l'exil sont des alliés sublimes et sûrs. Ces pratiques foisonnent dans l'écriture de Patrick Deville. Des sous chapitres sont ainsi intitulés « disparitions », « la desaparecida ». Ces titres, corroborés par la phrase : « On disparaît beaucoup, au Nicaragua comme dans tout le tiers-monde » (P. Deville, 2004, p. 109-196), témoignent et préviennent le lecteur sur les cas d'assassinats et d'exécutions présentés dans les romans,

Paul Doumer (...) sera abattu de plusieurs coups de pistolet en trente-deux par un émigré russe, Pavel Gorguloff. C'est longtemps après l'assassinat par arme à feu du frère de Calmette dans son bureau du Figaro et de Jaurès dans son bistrot. Toute cette saleté de la politique (P. Deville, 2012, p. 96).

La violence physique qui imprègne les romans devilliens, que ce soit lors des interrogatoires dans les camps de détention ou dans les rapports quotidiens entre individus, atteint son acmé dans une scène qui décrit des exécutions en série et ciblées,

Cristóbal de Olid, le lieutenant d'Hernán Cortés, est assassiné. Francisco Riquelme est pendu, Gil Gonzales Dávila s'enfuit. Francisco Hernández de Cordoba est décapité. Diego López de Salcedo est destitué et emprisonné.

Le vainqueur de la mêlée est l'inépuisable Pedrarias, qui conservera le pouvoir et son palais de León jusqu'à sa mort, à l'âge de quatre-vingt-dix ans. (...) En février 1934, le général Somoza faisait assassiner Sandino »; « Augusto César Sandino a été assassiné ici, à Managua par la Garde nationale de ce premier Somoza Tacho, le 21 février 1934 »; « Somoza Tacho fut assassiné en 1956, lors d'une fête du club ouvrier de León, par un poète libertaire, Rigoberto Lopez, qui fut abattu, quelques minutes plus tard (P. Deville, 2004, pp. 13-139).

On voit clairement que le narrateur ici, non seulement dénonce les exécutions sommaires en masse des prétendus opposants, mais il raille aussi l'amateurisme risible des autorités dans la réalisation des sales besognes, comme le stipule cet extrait de *Pura Vida*: « Le cubain dissident Julio Antonio Mella est assassiné à Mexico sous les yeux de Tina Modotti » (P. Deville, 2004, p. 129). Il fait aussi allusion au charnier, qui consiste à des exécutions en masse, comme on peut le lire dans ces extraits,

Les soldats de fortune, avaient été exécutés à genoux et par groupes, et leurs corps abandonnés aux détrousseurs de cadavres et à la réprobation historique (...); « L'application de la sentence respecte la hiérarchie militaire dans les armées du monde. Le général Ochoa est fusillé le premier, Tony de la Guardia, colonel, aquarelliste et régatier, quelques minutes plus tard. Puis on fusille les sous-fifres, Jorges Martínez et Amado Padrón (P. Deville, 2004, pp. 61-67).

À travers ce passage, Deville décrit l'atmosphère politique actuelle qui rime avec la violence extra judiciaire. Sa volonté d'afficher cette situation macabre se traduit, comme on peut le voir par le truchement du terme « ASSASSINAT » (P. Deville, 2004, p. 207), en caractère majuscule. Le romancier, en se faisant l'historien du quotidien, fustige sans ménagement la bâtardise, la bêtise politique ou le pillage de l'économie nationale, la torture, les assassinats, pour divergence d'opinions ainsi que l'usurpation des titres, comme le témoigne cet extrait,

À la mort du premier dictateur de la lignée sanglante, Tacho Somoza, en 1956, on estimait sa fortune à soixante millions de dollars à l'époque. À la fuite du dernier dictateur, Tachito Somoza, en 1979, elle excédait cinq cents millions de dollars (P. Deville, 2004, p. 52).

Le récit des acteurs du roman devillien est un panorama de la politique actuelle ou l'histoire des présidents et leurs clans, de tous ces dirigeants et leurs amis pour qui diriger un pays rime avec coups d'État et assassinats, détournements et gabegie, prosélytisme et trafic d'influence. Ceux-ci investissent le pouvoir politique et s'y maintiennent par la violence, le sang et la terreur, le pillages et les tueries.

### **Conclusion**

Au terme de cette étude, il importe de retenir que l'œuvre romanesque de Patrick Deville regorge d'énormes figures, faits, événements et actions politiques. Ainsi, le lecteur n'a pas besoin de faire des efforts supplémentaires pour déceler les contenus voire les messages, les discours politiques que l'écrivain entend transmettre par le truchement de ses romans. Les sujets politiques mis en texte sont divers et varient d'un roman à un autre. La réappropriation ou la retranscription romanesque du politique inscrit le romancier dans la dynamique de « retours » (A. Adler, 2010), de detour et relève d'un véritable travail de création. Elle débouche sur une écriture des limites et fait éclater la notion de clôture du genre au profit d'une pratique ouverte, de la diversité. Si pour D. Viart et B. Vercier (2005, p. 16), parler de « retours » dans le roman contemporain procède du constat d'un désir croissant d'écrire autour du sujet, du réel, de la mémoire historique ou personnelle. Chez Patrick Deville, cette volonté de faire vrai se construit sur la base de détours, de ramifications et de formes nouvelles de la représentation de la réalité extralittéraire. De façon pratique, les modalités d'aperception d'une telle représentation ou esthétique se lisent, au cœur de la diégèse, à travers les nombreuses figures historiques, les fragments de témoignages d'assassinats, de slogans, de citations, de courants, de coupures de presses, de descriptions de pratiques de tortures et autres dispositifs politiques. À l'époque contemporaine, la conception d'une langue dans la langue (G. Deleuze, 1999) pousse la pratique littéraire vers d'autres sphères de connaissances ou d'autres domaines. Il s'agit, selon C. Dédomon (2018, p. 36), d'« une déterritorialisation profondément créatrice et d'une hybridation textuelle féconde qui définissent une littérature en profonde mutation, dans ses excès et ses éclats ». Pour ce spécialiste de l'extrême contemporain, les mots se chargent de rendre le monde dans l'ensemble de ses compartiments, d'englober tous ses fragments, afin de faire ressortir leur signification d'ensemble. La transcription du registre politique, avec ses procédés d'insertion a eu pour conséquence de faire vaciller le récit dans le sillage des narrations,

documentaires, indécidables et fragmentaire, une marque de renouvellement chez Patrick Deville.

### Références bibliographiques

ADLER Aurélie, 2010, « Un retour des normes romanesques dans la littérature française contemporaine », Wolfgang Asholt et Marc Dambre, *Revue d'histoire littéraire de la France*, Paris, Presses de la Sorbonne Nouvelle.

DELEUZE Gille, 1999, *Critique et clinique*, Paris, Editions de Minuit.

DEVILLE Patrick, 2004, *Pura Vida : Vie et mort de William Walker*, Paris, Seuil.

-2011, *Kampuchéa*, 2011, Paris, Seuil.

-2012, *Peste & Choléra*, Paris, Seuil.

DIOME Fatou, 2017, « Meeting textuel, livre meeting », Interview à propos de *Mariam porte plainte* », *Emission radio, RFI, en Sol Majeur*, (02/04 de 14h10-15 h00).

DURAND-LE GUERN Isabelle, « Le roman de la révolution », Paris, Presses universitaires de Rennes, 2012, p. 7 [www.pur-editions.fr](http://www.pur-editions.fr), (Consulté le 8/02/2017).

HALAMI Serge, 2011, « Éloge des révolutions », *Manière de voir. Le Monde Diplomatique* n° 118, Août-septembre.

NIJIMBERE Béatrice, 2010, « Le narrateur multiple dans l'œuvre romanesque de Pius Ngandu Nkashama », Paris, Université de Limoges.

RANCIÈRE Jacques, 2007, *Politique de la littérature*, Paris, Galilée.

SARTRE Jean-Paul, 1948, *Qu'est-ce que la littérature ?* Paris, Gallimard.

SCHAFF Adam, 1967, « La définition fonctionnelle de l'idéologie et le problème de la « fin du siècle de l'idéologie ». », *l'homme et la société*, volume 11, n°4, pp. 49-59. (Consulté le 26/08/2021). [www.persee.fr/veb/revues/home/prescript/article/house](http://www.persee.fr/veb/revues/home/prescript/article/house).

VIART Dominique et VERCIER Bruno, 2005, *La littérature française au présent: héritage, modernité, mutations*, Paris, Bordas.